

L'ÉTENDARD

RÉVOLUTIONNAIRE

ORGANE ANARCHISTE HEBDOMADAIRE

Le Numéro :
10 Cent.

Le Numéro :
10 Cent.

ABONNEMENTS

Pour toute la France
Trois mois 1 fr. 50
Six mois 3 fr. »
Un an 6 fr. »
Etranger : le port en sus.

ADMINISTRATION & RÉDACTION

51, rue Molière, à Lyon

RENSEIGNEMENTS

Pour toutes communications
S'adresser aux bureaux, 51, rue Molière, 51.
tous les jours, de 8 à 10 heures du soir

A NOS LECTEURS

Un retard apporté par la confection de notre dessin, retardé de 48 heures la publication de notre numéro exceptionnel ILLUSTRÉ, ce numéro, qui sera mis en vente dimanche matin, contiendra outre le dessin représentant les exploits policiers, le compte-rendu à peu près IN-EXTENSO des débats de la cour d'assises, une réponse à la presse et la publication incriminée, intitulée : **MORT AUX VOLEURS.**

Vu les frais occasionnés par la composition, ce numéro sera vendu 15 centimes.

QUESTION SOCIALE

Vous êtes des énergumènes, des hommes de désordre, etc., etc.

Tel est le sempiternel refrain hurlé par la bourgeoisie aux abois, atterrée à la vue des progrès que fait dans le peuple l'idée révolutionnaire et tremblant pour ses écus, ses privilèges et ses orgies.

Nous avons, dans différents articles, fait justice de ces allégations mensongères et prouvé que les principaux artisans de la révolution étaient ces mêmes bourgeois qui nous reprochent si haut d'être des révolutionnaires et nous poussent, par leurs exactions, leur cruauté et leur conduite infâme, à user de la violence envers la société.

Tour à tour, nous avons montré la hideur de la magistrature, la duplicité cynique du clergé, la froide et imbécile férocité des chefs de l'armée, dévoilé les agissements monstrueux des classes dirigeantes, les exploitations honteuses du patronat et les spéculations ignobles des gens de la finance.

Certes, nos moyens d'action sont largement justifiés et nous n'aurions pas besoin d'aller plus loin pour démontrer que la seule arme dont nous puissions nous servir efficacement pour nous débarrasser de la lèpre bourgeoise qui nous ronge, c'est le fusil.

Il ne nous déplaît pas, cependant, de compléter cette étude, que nous nous proposons de publier prochainement en brochure, par le tableau de la situation précaire que créent à l'ouvrier, au travailleur quelconque, les mœurs égoïstes et les lois iniques de la société moderne.

Classe oisive qui possède et jouit, classe laborieuse qui ne possède rien et produit tout, voilà les deux ennemis actuellement en présence.

Maitresse des capitaux, de l'outillage, de l'administration, de la justice, de la force publique, possédant tous les privilèges, la première de ces classes tient l'autre sous un joug de fer, donnant aux travailleurs qui la composent le strict nécessaire en paiement du rude labeur dont le produit vient alimenter ses coffres.

L'aristocratie capitaliste ne poursuit qu'un but : maintenir le plus longtemps

possible le peuple dans l'oppression et l'ignorance tout en le forçant à exhaler son génie et à user sa vie dans les enfers industriels qu'elle dirige et qui l'engraissent.

Dans ces lieux de supplice, la pitié, la justice ne sont plus que de vains mots, l'exaction règne dans toute son horreur ; toi, vieillard, tu as passé ton existence rivé à ton établi, tu nous a enrichis, c'est vrai, mais nous te chassons pour n'avoir pas à te payer la retraite à laquelle tu as droit ; toi, jeune homme, nous te chassons parce que tu refuses de te courber sous l'exploitation et que tu vas chercher dans les études sociales un remède à tes maux ; ta femme, tes enfants auront faim, le désespoir s'emparera de vous, qu'importe, rien ne peut nous émouvoir, nous sommes des hommes d'ordre et nous te sacrifions au dieu : *Capital* !

Ainsi parlent les patrons coalisés s'efforçant chaque jour de rendre plus affreux le sort du travailleur.

Le prolétariat ainsi exploité se débat en vain sous la main cruelle qui l'opprime ; en vain se révolte-t-il légalement, pacifiquement ; si c'est devant les tribunaux qu'il porte ses revendications, il se heurte à des magistrats venant à son tour de ses plaintes et n'ont qu'un souci, sauvegarder les intérêts de la classe bourgeoise à laquelle ils appartiennent et qui les paie ; si, poussé à bout, il cesse son travail de forçat et arbore l'étendard noir de la grève, les chassepots ont vite raison de lui, le sang des grévistes ne tarde pas à couler et les principaux d'entre eux, jetés dans les cachots les plus infects, vont expier le crime d'avoir demandé du pain en échange de leur existence usée par la fatigue et la misère.

L'ouvrier chargé de famille ne peut vivre, vu la modicité de son salaire, qu'à force de privations ; s'il veut pouvoir donner du pain à tous, il est obligé de restreindre ses dépenses d'un autre côté ; lui et les siens iront pieds nus, ils n'auront pour garantir leur corps chétif de l'intempérie des saisons que des vêtements grossiers et insuffisants, ils auront pour logement un taudis humide privé d'air et de soleil et pour réparer ses forces, épuisées par des travaux excessifs et meurtriers, le père devra se contenter de boire de l'eau au lieu du vin généreux dont il aurait besoin.

Viennent le chômage et la maladie, le pain même manquera, tout crédit sera coupé et l'ouvrier assistera, désespéré, impuissant, à la terrible agonie des siens, expirant de froid, de faim et de misère ; puis arrivera le propriétaire qui, pour un terme arriéré, fera jeter tout ce monde sur le pavé, sans se demander si ce ne sont pas autant de cadavres qu'il envoie à la morgue.

L'ouvrier est un esclave, un paria ; il est méprisé des hautes classes qui craignent de souiller leurs habits de gala au contact de sa blouse de travail ; si, studieux, il veut former son intelligence par de saines lectures et se présente dans les bibliothèques, on l'arrête à la porte et on lui dit cyniquement que les hommes en blouse ne sont pas reçus, de même dans les musées et partout ; on lui reproche son ignorance, son manque d'éducation, comme s'il était responsable de l'égoïsme de la société qui l'a privé de tout cela, et si, manquant de pain et pour trouver le courage de vivre,

il se laisse aller à boire un verre d'eau-de-vie, il surgit des romanciers comme Zola, qui le traitent d'ivrogne, de fainéant, et l'envoient mourir dans les convulsions de l'alcoolisme à l'asile Sainte-Anne.

La femme de l'ouvrier, sous la plume de ces criminels écrivains, devient une hétaïre de faubourg et sa fille, jetée dans la pourriture bourgeoise du grand monde, va crever d'une maladie honteuse, isolée, dans une chambre d'hôtel.

Honte sur ceux qui osent calomnier ces travailleurs laborieux, et qui prennent pour l'ivresse alcoolique les angoisses de la faim qui les torture.

Voilà l'enfer du prolétaire, voilà son sort dans notre pays civilisé.

En haut de l'échelle sociale, au contraire, l'or ruisselle, les princes de la finance jonglent avec les millions et les destinées du peuple ; les barons de la politique et de l'intrigue, occupés de leurs seuls intérêts, font à leur profit des lois arbitraires, se taillant dans les souffrances du peuple des fortunes scandaleuses ; le soir, tous les beaux quartiers sont illuminés, les vestibules des riches hôtels sont encombrés de tapis et de fleurs et ces rongeurs sociaux, devant des tables succulentement servies, se livrent à toutes les orgies, à toutes les bassesses de l'orgie.

Les vins les plus capiteux sont versés dans des coupes de cristal, les mets les plus délicieux sont apportés dans des plats d'argent et viennent calmer la glotonnerie de tous ces ventrus de la république bourgeoise, crevant dans leur peau et prêts à rouler sous la table.

Et pendant ce temps, des travailleurs honnêtes jusque là, volent à l'étalage des basards des objets insignifiants pour se faire arrêter et avoir du pain ; et pendant ce temps, de pauvres désespérés, qui ne veulent pas déshonorer leur existence laborieuse, et cependant à bout de courage et de ressources, tombent inanimés sur la pierre des trottoirs, à la porte de ces hôtels somptueux, où les favoris de la fortune mènent si joyeuse vie.

Iniquité des temps modernes !

Eh bien ! non, ô société égoïste et coupable, il ne sera pas dit que toujours le travailleur se courbera, effaré et tremblant, devant ton opulence crapuleuse ; assez longtemps tu t'es abreuvé à la coupe des délices, assez longtemps tu as foulé aux pieds, dédaignant d'y faire droit, les revendications des pauvres ; aujourd'hui, la mesure est pleine et le travailleur, laissant de côté les supplications affamées devenues inutiles, se lève menaçant, armé du glaive de la vengeance et se rangeant sous le drapeau de la révolution, va donner l'assaut aux bastilles pourries de la bourgeoisie, décidé à conquérir son émancipation ou à mourir.

LES LACHEURS

On connaît la prétention qu'affichent insolument MM. les cominimonards d'être plus révolutionnaires que personne. Dam ! comme l'infatigable instinct du prolétariat l'entraîne irrésistiblement vers les mesures violentes, les seules capables d'assurer son émancipation, il faut bien — en temps de paix — hurler quelque peu avec les loups, pour sauver les débris d'une popularité qui s'écroule...

Mais que, par hasard, il surgisse une occasion où il faut faire acte de révolutionnaire, donner des gages et assumer des responsabilités, alors, c'est tout une autre affaire. L'insurgé de la veille s'empresse de renier les principes dont il faisait tant de fracas, et sous sa peau de faux frère, où l'odeur de la poudre fait courir un frisson de chair de poule, repaît le poltron quand ce n'est pas le délateur.

Les troubles de Montceau-les-Mines viennent de nous donner une édition nouvelle de cette éternelle histoire des intrigants.

Il s'agit du citoyen Dumay, l'ex CHEF de la Commune du Creuzot.

La révolte des forçats de Montceau, à bout de patience et de douleur, cette révolte héroïque où, pour la première fois, les travailleurs, rompant avec une tradition désastreuse, ont fait usage de la dynamite, ce qui est d'excellent augure pour les batailles prolétaires de l'avenir, — la révolte des forçats de Montceau dérangeait les plans ambitieux de ce courbur de candidatures. Comment ! sans consulter les « têtes de colonne » du quatrième-Etat, sans prendre le mot d'ordre de personne, sans attendre le bon plaisir d'aucun Comité National, ces anarchistes se permettaient de prendre les armes et de commencer, tout seuls, la besogne justicière au risque de compromettre par leur initiative d'indisciplinés, les projets des meneurs... C'était un crime de lèse-autorité qu'on n'aurait pu trop sévèrement condamner. L'excommunication majeure ne s'est pas fait attendre. Voici, en effet, l'inqualifiable lettre que M. Dumay — précisément à l'heure où la presse minimumarde essayait de le présenter à la foule comme un martyr de son dévouement à la cause du travail asservi — écrivait à la *Tenaille*, organe quasi-officiel des mineurs de Saône-et-Loire :

Epinac, 16 août 1882,
6 heures du soir.

Mon cher Montaron,

La nuit dernière, à Montceau-les-Mines, une trentaine d'ANARCHISTES ont mis le feu à la chapelle de Chazot, et cherché, dit-on, à fusiller le curé. Un ami est venu de là-bas exprès m'instruire de cette affaire. On expédie troupes et gendarmes ; le mouvement sera vite anéanti et suivi d'une réaction dont tout le bassin houiller souffrira. Les bourgeois de toutes les couleurs me mettent cette affaire sur le dos, et la presse réactionnaire va faire chorus. Je me transporterai NEANMOINS sur les lieux si l'affaire devient grave. Je trouve toutefois, qu'elle est INSENSÉE,

DUMAY.

Ce factum se passerait de commentaires, sans doute. Cependant, nous ne pouvons nous empêcher de signaler à l'indignation des femmes, des fils, des frères et des compagnons des victimes de la réaction, aujourd'hui sous les verrous et demain peut-être au bagne, en expiation de leur accès de légitime colère, cette odieuse manœuvre, d'un homme qui a le front de se proclamer leur défenseur et leur ami, et qui, juste au moment où tout les accable et où pleuvent sur eux de toutes parts les anathèmes et les sévices de la « justice » bourgeoise, vient leur décocher sournoisement le coup de pied de l'âne !

Nous ne pouvons nous empêcher de dénoncer, avec toute l'implacable amertume qu'é-

veillé au cœur de tout honnête homme le spectre d'une infamie doublée d'une sottise, l'égoïsme lâche de ce pseudo-révolutionnaire qui, dans une révolte dont le caractère social n'est pas stable, — les gazettes « comme il faut » en témoignent elles-mêmes — n'aperçoit, ne veut apercevoir qu'une chose: les désagrèments que, par contre-coup, il peut personnellement en souffrir!

Nous ne pouvons nous empêcher de flétrir, comme elle le mérite, cette théorie qui consiste à ne saluer que le succès et à jeter l'outrage à la face des vaincus, comme si la défaite était un crime et comme si souvent les défaites n'avaient pas préparé — quelquefois même, hâté — la victoire!

A ce compte-là, les trois cents émeutes partielles qui précédèrent et amenèrent l'explosion de 1789, étaient donc aussi des tentatives « insensées »?

L'affaire de la Villette, le 14 août 1870, fut une maladresse coupable, aussi, sans doute, pour M. Dumay et la Commune elle-même, dont la chute a entraîné de si féroces représailles, ne trouvera pas grâce à ses yeux.

Et ce n'est pas tout encore!

Sentant — un peu tard — que sa réputation et son prestige allaient rudement souffrir de la publication de sa lettre, M. Dumay fait dire partout à présent, par l'organe des nombreux amis qu'il possède dans la presse radicalisante, que cette étrange missive devait rester confidentielle et qu'elle n'a été publiée qu'à la suite d'une regrettable erreur du citoyen Montaron, rédacteur en chef de la *Tenaille!*

Ceci, c'est un comble!

M. Dumay n'a pas même le courage de sa trahison.

Quel dommage n'est-ce pas? que les révoltés de Montceau aient été ainsi avisés de l'opinion de M. Dumay sur leur compte! Quel dommage que cette opinion ne soit pas restée confidentielle! Peut-être aurait-on nommé M. Dumay député aux prochaines élections; tandis que maintenant les bulletins de vote pourraient peut-être se changer en cartouches vengeresses...?

Merci au citoyen Montaron de sa révélation opportune: qu'il ait eu ou non l'intention, il aura servi au moins à faire tomber un masque, peut-être à hâter le châtement!

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro le compte-rendu de l'entrevue que notre collaborateur, le compagnon Emile Gautier, a eue avec un certain nombre de socialistes picards, lors de son récent passage à Amiens.

UNE ANNONCE DU « PROGRÈS »

On lisait, dimanche dernier, dans le *Progrès de Lyon*, l'annonce que voici, à laquelle nous conservons son luxe typographique:

AU BEAU SEXE

Demandez la nouvelle découverte satisfaisant un des plus grands plaisirs, tout en vous garantissant un de vos plus grands désirs.

COURTÈS, rue Battant, 37, Besançon. Contre mandat-poste de six francs.

Que cette annonce eut paru dans le *Nouvelliste de Lyon*, à la rigueur, nous l'eussions compris, le *Nouvelliste* étant le moniteur des couvents de femmes.

Mais dans le *Progrès de Lyon*! cela nous dépasse: à moins que *Joséphine*... en soit réduite à de pareilles extrémités!

C'est une escarmouche

L'*Etendard révolutionnaire* et le journal *La Bataille* sont seuls à approuver les mineurs de Montceau-les-Mines. Ce dernier apprécie de la façon suivante ce mouvement révolutionnaire:

A l'époque de la Révolution on donna le nom de *brigands* aux paysans qui, voulant secouer le joug féodal, briser la tyrannie des prêtres, se ruèrent sur les châteaux et les couvents, détruisirent par les flammes les terriers et les titres féodaux.

Dans les villes, en haine des agents du fisc, on détruisit également les barrières, on fit des feux de joie des registres de perception, et ces actes de légitime vengeance furent attribués à des *brigands*.

Ces représailles cessèrent peu à peu après l'abolition des droits féodaux par l'Assemblée Constituante, dans la fameuse nuit du 4 août.

Ceux que la réaction d'alors appelait *brigands* étaient les soldats d'avant-garde de la Révolution française, ils préparaient le terrain au Tiers-Etat, c'est-à-dire à la bourgeoisie. Elle n'eut qu'à profiter de la terreur des nobles et des prêtres pour s'emparer du pou-

voir et procéder à une dépossession des propriétaires fonciers. Cette dépossession se fit par la vente des biens nationaux; la propriété foncière passa des mains de l'aristocratie nobiliaire aux mains de l'aristocratie financière.

Aujourd'hui, lorsque l'avant-garde du parti socialiste, lorsque des ouvriers usiniers ou mineurs protestent contre la férocité capitaliste alliée à la duplicité cléricale, les réactionnaires de toutes nuances et de toutes origines politiques appellent ces socialistes: criminels, blouses blanches, meneurs étrangers.

Voilà qui doit dicter notre conduite, nous montrer le chemin à parcourir et où les *brigands* de 1789 ont réussi, les *brigands* de 188... réussiront.

Bourgeoisie crétinisée par ton égoïsme et l'étroitesse de tes intérêts, tu ne vois ou tu ne veux voir dans la révolte de Montceau-les-Mines, qu'un acte de brigandage, que l'action de quelques meneurs, tu oublies l'histoire de ta classe, tu renies ceux qui ont battu en brèche la société dont tu t'es emparée. Toutes les injures que débitent les journaux à la dévotion, toutes les répressions que tu prépares ne changeront pas la détermination des travailleurs.

A Montceau-les-Mines il n'y a pas eu autre chose qu'une prise d'armes, une escarmouche aux avant-postes socialistes.

Le cléricisme, aidé par une compagnie d'exploiteurs, s'approcha trop près des positions ouvrières, il fut reçu à coup de pioches et de dynamite. Ce n'est là qu'une phase préparatoire du grand combat.

Derrière les socialistes de Montceau-les-Mines, de Blanzay et d'Epinac, il y a toute l'armée ouvrière qui prend position, se recueille, fait taire les divisions survenues dans ses rangs et livrera bientôt bataille sur toute la ligne.

Nos félicitations à la *Bataille* pour ces sentiments révolutionnaires et son indépendance.

Tactique RÉVOLUTIONNAIRE

A l'usage des ouvriers de la terre

Suite de la causerie de Theuley-lès-Lavoncourt.

Portefoin. — Vous, Guillaume, vous voyez tout en beau.

Lejeune. — Tandis que vous M. Portefoin vous commencez à y voir trouble.

Portefoin. — En effet, mes amis, et il y a de quoi, oui, je vois le trouble que jettent en vos cervaux toutes ces idées nouvelles, et je le déplore certainement encore plus pour ces pauvres gens à qui cette propagande peut nuire que pour nous, car enfin, eux, peuvent compromettre leur situation faite de toute une vie de travail et d'économie, tandis que nous, qu'avons-nous à craindre? Votre tapage, votre remue ménage ne vous épouvantent guère, croyez-le bien, M. Gérard, et le gouvernement nous gardera facilement de toutes vos tentatives.

Gérard. — Je suis fort heureux de votre quiétude, M. Portefoin, au sujet de la classe bourgeoise, cela tient peut-être à ce que vous ne connaissez pas nos moyens d'action. Quand nous les aurons expliqués à nos amis vous serez peut-être moins rassuré. Quoiqu'il en soit, croyez-moi, ne vous appitoyez pas sur le sort des hommes courageux qui s'enrolent dans l'armée révolutionnaire; si vos rigneurs peuvent les menacer, l'avenir leur réserve une situation en tous points cent fois préférable à celle que vous leur conseillez de défendre.

Quand nous vous condamnons à disparaître c'est que vous êtes le passé. Tandis que les travailleurs, c'est l'avenir.

Portefoin. — Oh! j'ai lu votre journal, M. Gérard, mais je ne vous félicite pas de vos théories, elles dessinent une bien triste perspective pour l'humanité.

Lejeune. — Ça c'est vrai, qu'il est triste pour la bourgeoisie qui a toujours commandé, gouverné, exploité, reçu de la sueur du pauvre monde, de constater que ce régime touche à sa fin! mais qu'y faire? il faut bien que cela soit.

Gérard. — Voulez-vous, M. Portefoin, me permettre de vous demander à quel point de vue vous vous placez pour avancer que, selon nos théories, l'avenir de l'humanité est triste?

Portefoin. — A quel point de vue? mais un tableau si sombre se reconnaît de tous côtés. Comment, vous vous évertuez à attiser les haines, à lancer les masses pauvres à l'assaut de la société possédante, vous prêchez l'anéantissement d'une classe honnête en somme, et vous croyez que cela est gai?

Gérard. — Halte-là, M. Portefoin, je vous conteste tout d'abord ce brevet d'honnêteté que vous délivrez si gratuitement à la bourgeoisie.

Par ce seul motif que l'on possède on ne peut être qu'un voleur ou au moins un receleur, un parasite, un malhonnête homme enfin.

Quant au reproche que vous nous adressez d'attiser les haines des meurtres de faim contre les repus, nous ne croyons pas l'avoir assez mérité, puisque selon nous ces haines dorment encore trop profondément; et la preuve, c'est que si véritablement nous avons suffisamment réveillé dans le cœur des prolétaires toutes celles que vos gredineries y ont semées la Révolution se serait faite, M. Portefoin! La contradiction que j'oppose à votre reproche constitue justement un des effets de l'organisation sociale actuelle, qui tout se meurt à la voix de l'intérêt.

Cet intérêt pour vous commanderait le sommeil de ces haines tandis que pour nous il ne pourra jamais assez tôt sonner leur réveil. Vous voyez combien nos intérêts sont différents, combien ils nous séparent.

Portefoin. — Question d'appréciation, M. Gérard, car enfin si la classe ouvrière était moins exigeante on pourrait s'entendre.

Gérard. — Laquelle des deux classes est la plus exigeante? le fait brutal est là M.; la bourgeoisie meurt de pléthore et le prolétariat crève de misère, comme celui-ci reconnaît qu'il a droit à autant de jouissance que celle-là et que la bourgeoisie ne veut se dessaisir de quoique soit, il faut bien constater la différence des intérêts.

Portefoin. — Mais en nous contestant notre honnêteté auriez-vous la prétention d'affirmer que vos théories nous rendront meilleurs? et qu'elles renfermeront plus de garanties, d'honorabilité?

Lejeune. — Votre question me paraît bien naïve, M. le Maire, du moment où les théories du père Gérard sont l'antithèse des vôtres qui sont malhonnêtes, les siennes doivent être l'honnêteté même. Cela est bien simple.

Portefoin. — C'est votre conclusion à vous jeune homme: bonne ou mauvaise du moment que l'on vous promet du bien-être vous êtes satisfait!

Guillaume. — Mais M. Portefoin, c'est un peu je crois ce que chaque être recherche sur la terre et ce à quoi il doit tout sacrifier. Est-ce que cela n'a pas été le but de toute votre vie? à vous aussi? Maintenant que vous possédez vous craignez que la jouissance que les autres ambitionnent ne di nuise d'autant la vôtre. Voilà ce qui vous fait notre adversaire.

Gérard. — Dites notre ennemi père Guillaume.

Portefoin. — Ah! je reconnais que vous agissez puissamment sur ces gens, M. Gérard, oui voilà bien l'effet de l'influence de ces théories aussi malsaines que révolutionnaires que l'on vous laisse à tort développer au milieu de la classe travaillante; mais croyez-vous bonnement M. Gérard que l'autorité républicaine qui nous gouverne va longtemps encore endurer vos agissements? Non! non, croyez le bien, elle est lasse de vos attaques continuelles, et un jour vous n'aurez pas à vous plaindre de ses rigneurs, vous les aurez assez cherchées.

Gérard. — Pauvre bourgeoisie elle ne sent même plus son impuissance, elle menace, oui, ce cadavre en putréfaction menace au lieu de s'humilier! Ah! M. Portefoin si vos gouvernants avaient pu arrêter ces progrès rapides de l'idée qui les bat en brèche, nous savons bien qu'ils n'y auraient pas manqué, mais hélas! Tout craque dans l'édifice social bourgeois et votre gouvernement a même peur que le bruit de la répression se répercute dans les masses et que, semblable à un écho sonore, il ne trouve sa disparition en faisant crouler l'Etat actuel.

Portefoin. — Vous croyez M. Gérard? et bien essayez donc quelque chose et vous verrez si les 5 ou 600 mille hommes dont dispose le gouvernement vous laisseront faire tranquillement.

Gérard. — Mais M. Portefoin, nous osons aujourd'hui, tous les jours, oui, il me semble que nous osons vous dire votre fait en face, il me semble que, comme vous le constatiez tout à l'heure nous préparons les masses à l'œuvre révolutionnaire, et le jour où nous voudrons oser davantage, ce jour-là, M. Portefoin, vous serez aussi impuissant à arrêter notre marche que vous l'êtes à arrêter notre propagande, les masses seront avec nous contre vous, soyez en bien convaincu.

Nous avons pour mission d'expliquer à nos amis la tâche qui leur incombe dans ce drame sanglant, le rôle qu'ils sont appelés à jouer dans le mouvement révolutionnaire, c'est là le but de notre voyage, et malgré

vos récriminations, nous ne nous laisserons pas entraîner à intervenir notre ordre de discussions.

Nous allons tout d'abord examiner les raisons pour lesquelles j'ai aserté le collectivisme pour le communisme anarchiste, puis successivement celles qui commandent à tout travailleur d'entrer franchement dans le mouvement révolutionnaire.

La première raison, c'est que j'ai reconnu que le suffrage universel était une arme non-seulement inutile, mais encore dangereuse pour l'émancipation humaine.

Quant les collectivistes qui s'attardent à ce moyen, sous prétexte de prendre position dans les conseils électifs et à la Chambre, afin, disent-ils, de hâter la Révolution, quand ces gens-là conseillent le vote ils trompent, ils endorment les travailleurs avec des phrases sonores, avec des promesses qu'ils savent pertinemment qu'ils ne pourront pas tenir.

Ah! mes amis, défiez-vous, n'accordez plus votre confiance à aucun de ces parloleurs qui vous offrent leur dévouement à bas prix, car ils se réserveront toujours le moyen de le faire payer cher.

Rien de plus dangereux que les ambitieux.

Portefoin. — Je n'aurais pas mieux qualifié vos agitateurs, M. Gérard, et les pay-sans ne sauraient jamais assez suivre ce conseil.

Gérard. — Je le crains bien, M. Portefoin, ils ne repousseront jamais assez loin d'eux tous ceux, bourgeois ou ouvriers, qui viendront leur demander de leur confier le soin de gérer leurs affaires, qu'ils peuvent fort bien gérer eux-mêmes.

Portefoin. — Vous me faites rire, M. Gérard.

Gérard. — Et il leur sera facile de le faire dans la société nouvelle M. Portefoin, nous leur démontrerons ce point un peu plus tard. Or comme dans celle-ci nul ne peut opérer la moindre transformation, tellement les intérêts sont différents et leurs biens indestructibles, il s'en suit que nous devons nous désintéresser absolument de la lutte électorale.

Quand bien même ces paysans seraient capables et députés, il leur serait complètement impossible de changer quoique soit dans l'ordre de choses actuel à moins de le briser complètement, or, comme on ne peut arriver à cette nécessité que par les moyens violents force nous est de faire l'éducation révolutionnaire des travailleurs.

Comprenez-vous M. Portefoin?

Portefoin. — Continuez.

Gérard. — Le suffrage universel est une duperie. Donc ceux qui le pratiquent ne peuvent être que dupes ou dupés, c'est en un mot la sanction de la misère du peuple par le peuple même, ce sont les armes légales qu'il donne à ses exploités pour être exploités, rien de moins.

Portefoin. — Mais, M. Gérard, les majorités sont les majorités,

Gérard. — Telles qu'elles sont déjà elles ne peuvent qu'être factices à cause de la pression du capital sur le travail et encore que cette pression odieuse n'existerait pas, que peuvent être vos majorités? Que peut représenter l'élu d'un collège de cent mille électeurs, s'il est élu par vingt-cinq mille voix, ce qui est déjà rare, car il a contre lui soixante-quinze mille autres voix, qu'elles soient opposées ou abstentionnistes. Tient-on compte de cette majorité considérable qui n'est pas avec l'élu? Jamais. Vous voyez donc bien que tout ce qui est issu du suffrage est mensonge et que votre gouvernement n'est que le gouvernement d'une infime minorité et dans ce cas n'a droit à aucun respect de la majorité.

(A suivre).

LA RÉUNION DE LAUSANNE

Nous avons, dans notre dernier numéro, dit quelques mots rapides de la réunion du lundi 14 août, à Lausanne.

Si nous y revenons, aujourd'hui, c'est que nous recevons de cette ville, célèbre par le gâtisme religieux de ses habitants, un véritable stock de petites feuilles de chou dont les comptes rendus et les articles sont empreints d'une grotesque mauvaise foi qu'il importe de stigmatiser comme elle le mérite.

Etant donné et la distance qui nous sépare et le profond mépris qu'ils nous inspirent, les ridicules Joseph Prudhomme lausannois, embusqués derrière la totalité des journaux à la dévotion de leur bêtise, ont pu espérer que leurs mensonges, avidement recueillis par la presse réaction-

naire française, ne seraient point démentis.

Ils se sont trompés, puisque nous faisons taire notre dégoût pour leur dire : « Malgré vos efforts désespérés, malgré vos gloussements, vos cris et vos interruptions, vos menaces et votre appel à l'intervention de la police, la réunion de Lausanne fut un triomphe éclatant pour la cause révolutionnaire. »

Et, elle le fut d'autant plus, vous le savez mieux que personne, ô fumistes bourgeois, que le ban et l'arrière-ban de vos créatures, prolétaires ignorants ou imbéciles, étaient groupés autour de vous et que vous aviez eu le soin de vous entourer d'une meute de claqueurs, romains de bas-étage, à l'instar des cabotins, avides de conjurer ainsi l'averse de pommes cuites inévitable.

Et cependant, tandis que vos orateurs, pâles, tremblants, dévorés d'inquiétude, suant la peur, éjaculaient lourdement et laborieusement leurs monstruosité économiques et sociales ;

Tandis que votre pasteur Gallienne, à la face de fouine, profitait de l'occasion pour prêcher la tempérance, cette vertu des meurt-de-faim, si utile aux exportateurs des vins de la Suisse et à la domination politique et religieuse, par les mots de « prudence, économie, prévoyance ; »

Tandis qu'un hildago espagnol, échappé peut-être des fourrières de Don Carlos et appartenant, dit-on, à la presse lausannoise, débitait gravement un tas d'ineptes vieilleries anti-socialistes qui eussent demandé un accompagnement de castagnettes ;

Tandis, enfin, que cinq ou six autres orateurs indigènes, un autre pasteur (!) rappelant Brasseur dans la *Cagnotte*, un instituteur enragé, des patrons au ventre rebondi, un ouvrier qu'on eût cru emprunté à nos cercles catholiques et un magistrat digne de figurer dans la *Timbale d'argent*, bégayaient des déclarations emphatiques, creuses, idiotes ou simplement bouffonnes, les claqueurs eux-mêmes, ces claqueurs avachis par les boissons non-alcoolisées et la lecture des journaux de Lausanne, luttèrent visiblement avec peine contre une formidable envie de se servir de leurs doigts pour les convertir en sifflets....

Mais il y avait, pour vous, nécessité de mentir et vous avez menti. Et vous avez menti en dénigrant les répliques victorieuses de Déjoux, de Bôrdat, de Vaillat, de Boréasse et de plusieurs autres applaudis à outrance, non-seulement par nos amis, nombreux dans la salle, mais encore sous votre nez, par certains de vos claqueurs gagnés à l'évidence. Et vous avez menti, menti effrontément, en ayant nié ces applaudissements dans vos feuilles de choux, et en leur substituant des insultes et des grossièretés qui n'ont existé que dans votre imagination fertile en impostures.

Ah ! jésuites protestants valent bien jésuites catholiques ! D'ailleurs à même but mêmes moyens. Vous avez menti, messieurs, parce qu'il vous fallait mentir ; parce que l'impression produite à Lausanne par la réunion du 14 août est de celles qui s'incrusteront dans la conscience des travailleurs ; parce qu'elle est de celles qui, semblables à la génération spontanée, développent en un clin d'œil les germes féconds des revendications de justice et d'égalité ; parce qu'elle est de celles qui sonnent le glas funèbre du despotisme politique et religieux dont vous, les jouisseurs et les exploités de Lausanne, vous efforcez mais en vain d'arracher les épaves à la tourmente révolutionnaire de demain.

Et cela est si vrai que l'un des vôtres, monté à la tribune pour nous combattre, nous les anarchistes, vous a condamnés malgré lui ; cela est si vrai enfin, qu'aujourd'hui, au lendemain de la réunion, vous suiez sang et eau pour organiser des conférences, afin d'essayer de reflouer le courant qui vous entraîne !

Eh bien ! à votre aise ! Nous que rien ne décourage, ni les menaces, ni la prison, ni l'exil, nous nous dresserons bientôt, de nouveau, en face de vous ; la conférence sur Dieu et l'Etat qui ne put être faite, nous la ferons, et complète, nous vous le promettons !

Et vous pourrez, tant qu'il vous plaira, nous reprocher l'hospitalité de 1871 que la France payait à beaux millions comptants ; nous, pour arracher les prolétaires Vaudois à votre autocratie politique et religieuse, ricanant sous le masque de la liberté, nous ne solliciterons aucune indemnité pour l'immense service rendu : nous ne leur demanderons, à vos prolétaires, que de vous exécuter tous les jours davantage, car le jour où cette besogne ne sera

plus à faire, la Révolution sociale européenne sera transformée en hommes libres nos frères, les suisses du canton de Vaud.

LETTRÉ STÉPHANOISE

Les événements auxquels nous assistons depuis quelques temps sont si étranges, que je ne puis résister au désir de les porter à la connaissance des lecteurs de l'*Étendard révolutionnaire*, afin de les édifier sur les menées des divers partis qui se disputent la direction de ce bon peuple crédule, confiant, timoré, auquel les maîtres ont recours pour élever leurs petites mais bruyantes personnalités au pinacle de la domination.

Ce spectacle que nous donnons chaque jour les paillasses de la République sociale serait parfaitement risible, s'il n'était profondément triste, car s'il nous montre, d'un côté, les platitudes, les bassesses des intrigants pour arriver à leurs fins, il nous montre aussi — et c'est là le côté triste de la chose — le coupable entêtement des électeurs à vouloir, malgré les leçons de l'expérience, continuer leur confiance à des hommes qu'ils savent exposés par le seul fait de leur nomination, à devenir aussi cupides, aussi égoïstes, aussi coquins, si ce n'est davantage, que leurs prédécesseurs. Et les habiles fumistes qui, naguère, battaient la grosse caisse à tour de bras pour attirer les badauds à la boutique aux réformes sociales, plaisaient maintenant sur la naïveté des électeurs ; ils sourient, ces messieurs, en causant familièrement sur la mobilité du PEUPLE SOUVERAIN.

Et il faut avouer qu'ils n'ont pas tous les torts.

Certes, les hommes qui servent ou font mine de servir un parti pour que ce parti leur donne places et honneurs, ceux-là sont des intrigants. Mais que dire de ceux qui, ayant été trompés, volés et dupés, persistent néanmoins à vouloir quand même se donner des chefs ?...

Le parti soi-disant socialiste avait déjà vu bon nombre de siens l'abandonner dès qu'ils avaient été en place, il eût dû réfléchir avant d'en nommer d'autres.

Mais que voulez-vous ? la passion politique est si forte et les préjugés si nombreux et si profonds...

Aussi quels résultats !

Parmi tous ceux qu'on a élu, combien en est-il qui soient restés sincères ? L'un s'est fait commis en alcools chez un autre édile célèbre par les nombreux procès que lui a intenté la régie, l'autre quémande des emplois pour ses parents, celui-ci sollicite les faveurs de la C^e des Tramways pour l'habillement des employés, celui-là se fait nommer percepteur du Droit des pauvres où il ne tarde pas à se faire une trise renommée. Tous trichent, tous spéculent, tous exploitent ; c'est le privilège, l'astuce, l'arbitraire à peine dissimulés sous le voile de l'hypocrisie.

Et ces gens-là se disent socialistes !

Dimanche dernier avaient lieu des élections dans le canton Nord-Ouest, pour le choix d'un conseiller d'arrondissement. Le Parti Ouvrier avait posé la candidature de l'excellent et légendaire citoyen Chalumeau, pour parler comme le *Mémorial*. Or, voici un résultat significatif et qui dessillerait les yeux des moins clairvoyants : Sur 6,000 électeurs inscrits, il y a eu 1,900 votants ; Chalumeau, le brave et légendaire Chalumeau en a obtenu 79. Soixante-dix-neuf voix ; c'est bien maigre, mais Chalumeau n'est pas marchand d'habits, comme Taravellier, ni marchand de vins, comme Jinot.

Et dam, quand on n'a pas d'influences...

C'est égal, le Parti Ouvrier stéphanois, siège du comité fédéral de la région de l'Est, ne doit pas rire.

Un autre qui fait, sans s'en douter, une active propagande pour la Révolution, c'est le citoyen Rondet, secrétaire perpétuel de l'Académie... pardon, secrétaire général du syndicat des mineurs de la Loire, prix : 1,800 francs par an, sans compter la propagande électorale.

Rondet est l'âme de la corporation, l'astre lumineux autour duquel gravitent tous les satellites du monde charbonneux. Il est le bon génie, l'inspirateur et le directeur de sa société. Et s'il en a pas réussi à réaliser les réformes par lui promises à sa corporation, il a su au moins les conduire tous en moutons de Panurge au scrutin et les faire voter pour son patron, l'intelligent et spirituel Girodet, justement surnommé : *La carpe de la Loire*. Il a su aussi se faire voter un voyage à Paris où, sous le prétexte fallacieux de présenter une requête aux dé-

putés, il est allé s'emuser un brin avec son protecteur intime. On voit que Rondet a réellement du talent, et que, s'il n'a rien fait pour les mineurs, comme-ci, en revanche, ont beaucoup fait pour lui.

Eh bien, malgré les succès de ce Monsieur, peut-être à cause de ses succès, je crois fort que le Rondet est au bout de son rouleau. Certains indices révélateurs me disent que les choses ne peuvent aller longtemps ainsi. Déjà des murmures s'élèvent contre le potentiel de la chambre syndicale, et je vois pointer le jour où les mineurs désillusionnés à l'égard de leur secrétaire général, mais non perpétuel, enverront ce citoyen féliciter avec les politiciens habiles qui leur rent et trompent le public. Voilà pourquoi je disais que Rondet travaille, sans s'en douter, à la propagande révolutionnaire.

Je ne quitterai point les mineurs sans dire un mot de la Ricamarie. Depuis l'escapade Ordre-Moralienne du fameux maire à propos de la manifestation que l'on sait et de l'arrestation qui s'en suivit, il y a comme une réaction dans les esprits, mais cette réaction n'est point en faveur de l'administration ; tant s'en faut. Le socialisme révolutionnaire y est maintenant chaudement discuté, et malgré l'imposant embouppin de la grosse citrouille qui gouverne la localité, malgré l'influence du curé et la puissance de M. de Vilène, le directeur des mines, on y lit l'*Étendard révolutionnaire* et autres publications socialistes avec curiosité et surtout avec intérêt.

Il est vrai que la grande masse est encore indifférente, ces malheureux sont tellement écrasés par le travail, abrutis par la routine, qu'ils ne peuvent pas et ne savent pas toujours distinguer le vrai du faux, mais l'étincelle a jailli ; elle produira l'effet d'une trainée de poudre et portera la lumière jusque dans les recoins les plus obscurs de ces localités laborieuses, où le surcroît de travail et l'abrutissement religieux ont réduit les hommes à l'état de machines à produire ou de bêtes de somme.

A propos des troubles survenus à Montceau-les-Mines, un journal de Saint-Etienne, le *Petit Stéphanois*, plaisante agréablement les anarchistes en disant qu'ils auraient dû essayer ici ce qui vient de se passer dans Saône-et-Loire. Nous répondrons à ce soutien de Jacquemards que le parti révolutionnaire n'a nullement besoin de ces conseils, il dédaigne souverainement les attaques de ce patit bavard d'un son, car il sait à quoi s'en tenir sur les opinions de son respectable patron, M. Berliand.

L'ESPRIT DE RÉVOLTE

(Suite) (1)

Le parti qui a le plus fait d'agitation révolutionnaire, qui a le plus manifesté de vie et d'audace, ce parti sera plus écouté le jour où il faudra agir, où il faudra marcher de l'avant pour accomplir la révolution. Mais celui qui n'a pas eu l'audace de s'affirmer par des actes révolutionnaires dans la période préparatoire, celui qui n'a pas eu une force d'impulsion assez puissante pour inspirer aux individus et aux groupes le sentiment de l'abnégation, le désir irrésistible de mettre leurs idées en pratique (si ce désir avait existé, il se serait traduit par des actes bien avant que la foule tout entière soit descendue dans la rue), celui qui n'a pas su rendre son drapeau populaire et ses aspirations palpables et compréhensibles, — ce parti n'aura qu'une maigre chance de réaliser le moindre part de son programme. Il sera débordé par les partis d'action.

Voilà ce que nous enseigne l'histoire des périodes qui précèdent les grandes révolutions. La bourgeoisie révolutionnaire l'a parfaitement compris : elle ne négligeait aucun moyen d'agitation pour réveiller l'esprit de révolte, lorsqu'elle cherchait à démolir le régime monarchique ; le paysan français du siècle passé le comprenait aussi instinctivement lorsqu'il s'agitait pour l'abolition des droits féodaux, et l'Internationale agissait d'accord avec ces mêmes principes, lorsqu'elle cherchait à réveiller l'esprit de révolte au sein des travailleurs des villes, et à le diriger contre l'ennemi naturel du salarié, — l'accapareur des ins-

(1) Voir le n° 2 de l'*Étendard*.

truments de travail et des matières premières.

III.

Une étude serait à faire, — intéressante au plus haut degré, et surtout instructive, — une étude sur les divers moyens d'agitation auxquels les révolutionnaires ont eu recours aux diverses époques, pour accélérer l'éclosion de la révolution, pour donner aux masses la conscience des événements qui se préparaient, pour mieux désigner au peuple ses principaux ennemis, pour réveiller l'audace et l'esprit de révolte. Nous savons tous très bien pourquoi telle révolution est devenue nécessaire, mais ce n'est que par instinct et par tâtonnements que nous parvenons à deviner comment les révolutions ont germé.

L'Etat-major prussien a publié dernièrement un ouvrage à l'usage de l'armée, sur l'art de vaincre les insurrections populaires, et il enseigne, dans cet ouvrage, comment on désorganise une émeute, comment on la démoralise, comment on éparpille ses forces. Aujourd'hui, on veut porter des coups sûrs, égorger le peuple selon toutes les règles de l'art. Eh bien, l'étude dont nous parlons serait une réponse à cette publication et à tant d'autres qui traitent le même sujet, quelquefois avec moins de cynisme. Elle montrerait comment se désorganise un gouvernement, comment se réperpillent ses forces, comment se relève le moral d'un peuple, affaissé, déprimé par la misère et par l'oppression qu'il a subies.

Jusqu'à présent, pareille étude n'a pas été faite. Les historiens nous ont bien raconté les grandes étapes par lesquelles l'humanité a marché vers son affranchissement, mais ils ont peu prêté d'attention aux périodes qui précèdent les révolutions. Absorbés par les grands drames qu'ils essayèrent d'esquisser, ils ont glissé d'une main rapide sur le prologue, et c'est ce prologue qui nous intéresse surtout.

(A suivre)

LE SUFFRAGE UNIVERSEL ET SES CONSEQUENCES

II (1)

Après la liberté d'association, vient encore, réclamée au même titre, la liberté de la presse, mais là aussi nous nous heurtons aux difficultés, car même avec la prétendue loi sur la presse, toute semée de chausse-trappes et de traquenards (comme le sont toutes les lois du reste), celui qui a de l'argent trouve le moyen de faire un journal, il n'y a que le travailleur lui qui est toujours hors la loi, car même avec une loi qui lui accorderait toute les libertés imaginables et inimaginables, il ne pourrait en profiter, car il viendrait se briser à cette incontestable difficulté, le manque d'argent (2), mais quand même aurions-nous la liberté et les moyens de faire un journal, en quoi la question sociale en serait-elle résolue, hélas non, nous aurions le droit dans le journal de nous plaindre et de crier après nos exploités, la belle affaire, aujourd'hui si nous ne l'avons pas le droit, nous le prenons, ça vaut mieux.

Du reste que se passe-t-il en Amérique, en Angleterre, en Suisse, où toutes ces lois existent avec beaucoup d'autres, l'ouvrier a-t-il réussi à s'affranchir du joug du Capital ou même simplement à améliorer sa situation, hélas non, il y est tout aussi exploité que là où ces libertés n'existent pas, au contraire, si nous examinons l'état de la question sociale dans ces pays, nous verrons que toutes ces pseudos libertés n'ont eue pour effet que d'avachir le travailleur en l'habituant à compter sur des

(1) Voir l'*Étendard*, n° 2 et suivants.

(2) Nous en avons une preuve par l'*Étendard révolutionnaire*, que les juges payés de notre argent par la bourgeoisie sont en train de tuer par les procès après avoir étouffé le *Droit social*.

réformes politiques, en l'amenant à dépenser toute son activité dans des meetings, où l'on réunit des milliers de travailleurs, là des orateurs s'épuisent en discours fulminants, on propose et on vote des bills d'indignation, de flétrissures, puis chacun rentre chez soi... la farce est jouée, les gouvernants continuent à gouverner, les exploités à exploiter et les travailleurs à crever de misère.

Si au contraire nous regardons dans les pays où la bourgeoisie n'a pas encore jeté ce leurre entre les jambes du prolétaire, la lutte y est bien mieux destinée; si nous regardons en Italie (1), pays où les travailleurs n'ont pas le droit de se réunir, où l'Internationale y est assimilée à une association de malfaiteurs, nous verrons que le travailleur ne perd pas son temps à ces niaiseries, et lorsque les paysans italiens se soulèvent, ce n'est pas pour réclamer du pouvoir la reconnaissance d'une liberté quelconque, mais bien pour s'emparer des champs qu'il cultive et par occasion mettre le feu à la mairie, représentation de l'autorité; certes, ces démonstrations sont de suite étouffées, mais pour éclater le lendemain sur un autre point, et la propagande se continuant sur ce pied, l'on peut être assuré que le but de la première révolution qui se fera en Italie sera la prise de possession de la terre et la destruction de l'autorité.

En Espagne, pays où la situation est la même quand les ouvriers sont en grève, au lieu de faire appel à la légalité, ils placent tout simplement quelques pétards ou quelques barils de pétrole dans les boîtes les plus récalcitrantes de leurs exploités, de sorte que de ce côté là encore, loin de se fourvoyer dans les borborygmes de la politique, le mouvement populaire est franchement économique et les faits qui s'accomplissent dans ces mouvements parlent d'eux-mêmes à l'imagination des plus arriérés, et invitent les travailleurs à s'unir pour préparer le jour où au lieu de mettre le feu dans les usines ils s'y installeront eux-mêmes, après en avoir expulsés les exploités.

Il ne faudrait pas en conclure par ce qui précède que nous sommes les adversaires de n'importe quelle liberté, nous estimons, au contraire, que les libertés ne se demandent pas mais se prennent, seulement nous essayons de démontrer que la reconnaissance légale d'une liberté n'est qu'une tromperie, là où le travailleur est dans une situation économique qui le fait l'inférieur de ceux qui l'exploitent, et que le seul moyen pour lui d'être libre c'est l'établissement d'une société où la liberté serait telle qu'il n'y aurait pas de loi pour la réglementer.

(A suivre.)

MOUVEMENT SOCIAL

Ligue internationale des femmes révolutionnaires

Un grand nombre de citoyennes qui ne veulent pour leurs enfants ni du métier de bourreau ni du rôle de victimes, font appel à tous les groupes de femmes et à toutes les femmes n'appartenant à aucun groupe, pour former une ligue contre les éventualités de guerres favorables aux ennemis de la liberté des peuples.

Les femmes courageuses des provinces ne seront point en arrière pour créer des groupes correspondants dans leurs villes ou villages.

Conventions générales qui seront soumises à l'assemblée, le 17 août 1882, salle du Progrès, 6 et 8, rue de Levis, à 1 heure précise.

1° Chaque groupe de femmes en entrant

(1) Nous devons reconnaître qu'en Italie, depuis quelques temps, des intriguants ont essayé, avec quelques succès, de dévoyer le parti socialiste en le lançant dans la voie des réformes politiques, notamment l'obtention du suffrage universel. En Espagne, les efforts tentés dans ce sens paraissent n'avoir rien produit.

dans la ligue conserve son autonomie : le but est commun, mais les moyens peuvent varier; ainsi, il est des personnes qui approuvent les grèves et réprouvent les moyens violents; d'autres emploient indifféremment tous les moyens pour arriver au but : la Révolution sociale; cependant toutes les femmes adhérant à la ligue, doivent reconnaître que la guerre et la prostitution ne sont point le but pour lequel les mères élèvent leurs enfants, et que la misère et les égorgements organisés composent les moyens d'écrasement employés par les gouvernants pour conserver le pouvoir et absorber le fruit du travail des peuples.

Il est bien entendu que chaque personne entrant dans la ligue ne prend que la part de responsabilité qu'elle sait pouvoir soutenir; il en est de même des groupes.

La ligue est internationale, les étrangères signent avec un numéro à cause des expulsions.

La ligue établit des points de repère, des actions communes, une propagande active ayant pour but de développer partout le sentiment de la justice égalitaire, de combattre les guerres fomentées par les ennemis des peuples et la prostitution sous toutes ses formes; le groupe d'action, composé de tous les individus et de tous les groupes qui adhèrent aux moyens révolutionnaires, quels qu'ils soient, se reconnaît seul responsable en cas de besoin.

Il n'y a pas de présidents, des secrétaires seront chargés des correspondances et une caissière se chargera des recettes et en rendra compte aux réunions générales.

Les dépenses de la ligue consistent en propagande révolutionnaire, grèves des femmes, secours à des vieillards ou à des infirmes.

Le groupement pourrait se faire ainsi : 1° Groupe d'action composé de tous ceux qui par tous les moyens possibles veulent contribuer à détruire l'état de choses monstrueuses qui nous gouverne;

2° Groupes et individus adhérant à une partie des moyens employés par le groupe d'action et ne prenant que la responsabilité qu'ils veulent bien reconnaître.

La caissière et les secrétaires provisoires rendront leurs comptes à l'assemblée générale du 27 août.

Pour le groupe d'action,
UN DES SECRÉTAIRES PROVISOIRES,
LOUISE MITCHELL.

Ont adhéré :

Le groupe Marie Ferré, à Lyon;
Le journal *La Solidarité*, à Troyes.

Bessèges, 21 août 1882.

Compagnons de l'*Etendard révolutionnaire* :

Le groupe anarchiste (Le Vengeur), nouvellement constitué, vient aujourd'hui vous dire : *courage et persévérance*, et flétrir de la manière la plus révolutionnaire, les magistrats de la justice bourgeoise, pour les condamnations dont elle vient de vous honorer, tout en attendant avec impatience que l'heure de la revanche ait sonné.

Oui! compagnons, frappez, frappez encore, frappez toujours, contre cette bourgeoisie odieuse, qui nous exploite et nous opprime. Elle tremble déjà; et nous ne sommes qu'au début! Jetez donc partout l'esprit de révolte. Les anarchistes bességeois feront tous leurs efforts pour vous aider dans cette lutte.

Dans sa dernière réunion, notre groupe a adopté à l'unanimité, de désigner à la vengeance des révolutionnaires, les noms des bourreaux capitalistes de notre localité. Ce sont ceux-là qui sont les plus cruels et les plus lâches envers les travailleurs.

Nous donnerons ces noms en temps utile.

LE VENGEUR.

Compagnons,

L'injustice bourgeoise va son train.

Pour avoir tenu haut et ferme le drapeau des revendications prolétariennes, le *Droit social* s'est vu de nouveau condamné indignement dans la personne de nos amis Bonthoux et Crestin.

Compagnons, organisons fortement la résistance, ne nous laissons pas intimider par cette horde bourgeoise dépravée et corrompue qui s'arroge le droit de juger et condamner des hommes dont le seul crime est d'avoir pris en main la défense du peuple et mis à jour toutes les infamies gouvernementales et capitalistes.

Travailleurs, secouez le joug qui vous opprime et vous abrutil, ne restez pas es-

claves, sachez montrer que vous êtes des hommes concients qui avez soif de justice et de liberté qui doit nous donner à tous le bien-être que nous sommes en droit d'en attendre.

Compagnons, nous félicitons vivement nos amis de la conduite énergique qu'ils ont eue devant leurs bourreaux en leur jetant à la face toutes leurs dépravations.

Mais en revanche, nous nous révoltons contre les brutalités dont a été victime notre ami, le compagnon Crestin, de la part de ces brutes à face humaine que l'on nomme gendarmes, sous les ordres d'un mauvais avocat.

C'est pour cela, compagnons, que nous, femmes révolutionnaires, nous réclamons vengeance pour nos amis et nous nous rendons solidaires des actes qui pourraient se commettre. Nous crions à ces buveurs de sang humain que s'ils sont encore nos maîtres aujourd'hui, l'avenir nous appartient et lorsque sonnera l'heure de la vengeance, nous saurons faire bonne justice des calomnies dont ils nous accablent.

Vive la Révolution universelle!
Mort aux exploités!

Groupe Marie Ferré.

Creuzot, le 21 Août 1882.

Cercle d'études les « Criminels »

Compagnons,

Les compagnons du cercle les « Criminels » devant l'attitude, les poursuites et les actes de cette bourgeoisie crapuleuse et fourbe vis-à-vis de l'*Etendard révolutionnaire* et qu'elle qualifie de justice,

Nous protestons énergiquement contre le jugement qui condamne le dit organe à deux mille francs d'amende et les gérants Bonthoux et Crestin à deux ans de prison; nous nous déclarons donc, en conséquence, solidaires de tous leurs actes jusqu'au jour qui n'est pas éloigné où nous lui ferons payer, à cette classe corrompue, et au centuple, l'oppression qu'elle nous fait endurer.

Compagnons, en face des actes de révolte, et que nous appelons propagande par le fait, des ouvriers de Montceau-les-Mines et des poursuites et arrestations de quelques-uns d'entre-eux par la force armée, mise au service de cette infâme classe dirigeante, et malgré la différence des principes qui nous divisent, nous nous déclarons solidaires des actes de révoltes des ouvriers mineurs de Montceau-les-Mines tout en regrettant que ces actes n'aient pas été plus énergiques; c'est-à-dire qu'ils n'aient pas produit d'effets plus efficaces.

A vous et à la Révolution sociale:

Pour le Cercle les Criminels.

Le Secrétaire, B.

Ci-joint pour le journal l'*Etendard*, une souscription de 21 fr.

Libourne, le 13 août 1881.

Compagnons,

Le groupe anarchiste de Libourne, indigné des abus de la force dont, sous le nom de poursuites judiciaires, sont victimes le *Droit social* et l'*Etendard révolutionnaire*, vient faire acte de justice en se déclarant solidaire des prétendus délits qu'on vous reproche, et vous prie d'imprimer au grand jour l'expression de sa haine et de tout son mépris pour cette souillure criminelle qu'on appelle la magistrature.

Le groupe vous invite à redoubler de zèle et de fermeté dans la lutte que vous avez entreprise.

Bordeaux, 19 août 1882.

Citoyens,

Nous apprenons par la voix de la presse que le citoyen Bonthoux et un rédacteur de l'*Etendard révolutionnaire* viennent d'être frappés par un jugement inique. Veuillez leur transmettre nos félicitations bien sincères pour la façon énergique avec laquelle ils ont défendu la cause de la révolution sociale devant les juges gangrenés de cette bourgeoisie caduque qui tient le pouvoir.

Pour un groupe de champions de la Révolution,

Une sentinelle avancée.

Villefranche, le 22 août 1882.

Compagnon,

La justice bourgeoise, cette prostituée qui a nom Thémis, non contente d'avoir tué le *Droit social*, a cru qu'il était dans son intérêt de le frapper encore dans la tombe en adjugeant aux compagnons Bonthoux et Crestin quelques années d'emprisonnement.

Si cette prostituée pense affaiblir notre cause en condamnant les plus dévoués

compagnons, elle se trompe, et les révolutionnaires de notre localité tiennent à déclarer à la face de cette bourgeoisie infâme qu'ils sont solidaires dans les actes qui ont motivé ces condamnations.

Que les victimes de toutes ces iniquités reçoivent donc l'expression de notre solidarité révolutionnaire.

Le groupe anarchiste Le Glaive.

Fontaines, le 23 août 1882.

Compagnons,

Veuillez, je vous prie, insérer la note suivante :

Pour tout ce qui concerne le groupe anarchiste les *Sans Pitié*, de Fontaines (Isère), s'adresser au compagnon Elie Plénet, chez Charles Richard, à Fontaines.

PETITE POSTE

CLOUET, à Rochefort. — N'avons pas encore « au lendemain de la Révolution. »

Nos correspondants parisiens sont priés d'envoyer leurs articles 24 heures plus tôt.

N'avons pas la chanson demandée par le Compagnon ARMAND, de Roubaix.

Le Compagnon EBERVINDER, de Paris, est prié de nous faire connaître son adresse précise. Son journal fait retour, sous la rubrique inconnu.

Dame la poste faisant des difficultés pour le paiement des mandats, nous prévenons nos amis qu'ils aient à l'avenir à expédier les mandats à « l'administration de l'*Etendard*, rue Molière, 54, Lyon. »

Le Compagnon MOULINE fils est prié de retirer en gare, à Paris, un colis à son nom, qui n'a pu lui parvenir vu son changement d'adresse.

SOUSCRIPTION

POUR LA

PROPAGANDE RÉVOLUTIONNAIRE

Souscription faite à la suite d'un enterrement civil entre plusieurs révolutionnaires des communes de la Tour-du-Pin, Dolomieu, Faverges et la Chapelle 6 fr. 45 c. — Un conscrit de la classe 82 qui ne veut pas partir 4 fr. 05. — Souscription Jallot 4 fr. — Rapinard 50 c. — Liste Duchaux, de Roubaix, 44 fr. 75 c. — La veuve d'un révolutionnaire 25 c. — De Messimy 25 c. — Rivière 30 c. — Vallet 25 c. — Liste 29, versée par le compagnon Cézard, de Paris 40 fr. 65. — Groupe anarchiste de Libourne 4 fr. 50. — Collecte faite au tribunal révolutionnaire de la Croix-Rousse (pour le compagnon Crestin) 13 fr. 65. — Le compagnon Valladier 75 c. — Les révolutionnaires de Rochefort-sur-Mer, versé par Clonet 3 fr. 50. — Liste Guibert (pour Crestin) 1 fr. — Dupoizat 4 fr. — Section Perrache 4 fr. — Un groupe de compagnons 4 fr. — Le groupe la Sentinelle de Bordeaux 8 fr.

Amiens. — Arthur Jumel 4 fr. — Un étouffeur de magistrats 50 c. — Caron François 4 fr. — Rose Charpentier 30 c. — Lambert Alphonse 50 c. — Paeolet père 20 c.

Groupe la Sentinelle de Paris (versé par Maroth) 8 fr. — Mazoyer 50 c. — Thurel 50 c. Coindre 50 c. — Vitre 50 c. Girodon 50 c. — Les révolutionnaires du Creuzot 24 fr.

Total 404 fr. 45.

DÉPÔTS A PARIS

L'ÉTENDARD RÉVOLUTIONNAIRE

On peut se le procurer, à Paris, chez les libraires suivants: Payet, 113, rue du Temple; Beauvais, rue Nationale; Poulot, 28, avenue des Gobelins; Geoffroy, 31, boulevard Arago; Dolay, avenue de Choisy (place d'Italie); Meunier, 4, rue Linné, et au bazar placé au coin de la rue et du boulevard Saint-Marcel.

Pour la vente en gros, s'adresser à M. ROLLET, Comptoir ZACHARIE, rue Thomassin, 36, à Lyon.

Le gérant, A. CYVOCT.